

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Stéphanie Chaillou



©Louise Oligny

Biographie

Stéphanie Chaillou, née en 1969, vit et travaille à Paris. Entre 2008 et 2011, elle publie aux éditions isabelle sauvage trois ouvrages de poésie contemporaine *Quelque chose se passe*, *Un léger défaut d'articulation* et *La Question du centre*, ainsi que *Précisément là, parfois* (en coédition avec les éditions Opaques), livre d'artiste dont elle est l'auteure aussi bien du texte que des images (six encres). Elle a par ailleurs réalisé les encres qui accompagnent les textes de Joanna Mico dans *Hypothèses*, paru en 2004.

En 2015, son premier roman *L'Homme incertain* a paru chez Alma éditeur. Sélectionné pour le prix Première de la RTBF ainsi que dans la rentrée littéraire de la Fnac, *L'Homme incertain* est adapté au théâtre par le metteur en scène Julien Gosselin, sous le titre *Le Père*.

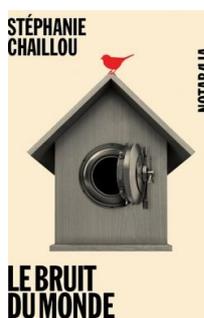
Le Bruit du monde est son troisième roman.

Bibliographie sélective

- *Le Bruit du monde*, Éditions Noir sur blanc, 2018
- *Alice ou le choix des armes*, Alma éditeur, 2016
- *L'Homme incertain*, Alma éditeur, 2015
- *La Question du centre*, prose poétique, éditions isabelle sauvage, 2011
- *Un léger défaut d'articulation*, éditions isabelle sauvage, 2009
- *Quelque chose se passe*, éditions isabelle sauvage, 2008

Présentation sélective des ouvrages

***Le Bruit du monde*, Éditions Noir sur blanc, 2018**



Marie-Hélène Coulanges, dite Marilène, grandit à Brigneau, un hameau perdu au milieu de la campagne. Lieu de l'enfance, des cabanes et des jeux, creuset de la mémoire, Brigneau c'est aussi le lieu des premiers désenchantements, un endroit où la pauvreté semble figer les êtres et les choses.

Le Bruit du monde est le récit d'une quête de liberté, une histoire de déracinement, de séparation, d'identité perdue et de luttes. Stéphanie Chaillou parvient à dire les blessures secrètes, la peur de l'échec, les doutes et les espérances vives qui façonnent une vie.

Éditions Noir sur blanc

Extrait de l'ouvrage

« Juillet 1964. Marilène a quelques jours. Elle est vivante mais elle ne le sait pas encore. Elle a quitté le sol jaune et éraflé de la maternité de Pouzauges pour rejoindre la maison de ses parents. Sa vision est encore opaque. Elle ne voit pas le monde extérieur. Sous ses paupières, il y a une vie. Mais nul ne sait à quoi elle ressemble.

Les premiers jours de Marilène sont placés sous le signe du sommeil. Elle dort. Boit le lait de sa mère. Dort. Boit de nouveau le lait de sa mère. Et cela au fil des heures qui constituent les jours et les nuits. Marilène ignore tout de l'espace dans lequel elle se trouve. Elle a quitté le ventre de sa mère. Elle a quitté la maternité de Pouzauges. Elle se trouve dans la maison familiale. Une maison louée, mais tout de même familiale. Elle se trouve dans le flou de son regard opaque. Elle ne le sait pas encore. »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Matricule des Anges*, mars 2018, Camille Decisier

Même les pauvres peuvent écrire.

Si l'écriture n'abolit pas la misère, du moins peut-elle faire sauter les barrières de l'enclos social. Un roman brutal et poétique de Stéphanie Chaillou.

Le Bruit du monde s'ouvre sur une définition très personnelle, quoique fidèle au sens étymologique, du mot « pauvre » : « *Le pauvre, un petit animal infécond. Qui ne produit rien. Une bête stérile. Qui pourtant fait des enfants. Des enfants pauvres. Comme Marilène. D'où les surnoms. Des noms raccourcis. Diminués. Rendus petits. Marilène. De Marie-Hélène. Un petit animal stérile.* » En se substantivant, l'adjectif latin *pauper* a créé un statut social, un état de fait, une boîte cadenassée dans laquelle certains sont rangés dès leur naissance et que personne ne prendra jamais le risque d'ouvrir – à commencer par les pauvres eux-mêmes. À l'appui de l'écriture brutale, volontairement décharnée, qui servait déjà son premier roman, *L'Homme incertain*, Stéphanie Chaillou s'applique à restituer méthodiquement la biographie détaillée de Marilène, petit animal infécond né dans l'une de ces boîtes. Ce qui l'intéresse surtout, c'est la manière dont elle est modelée, à chaque étape de son parcours, par son rapport à cette identité sociale réfractée par le jugement des autres. À l'école, « *quand Marilène comprend qu'elle est pauvre, cela s'opère comme un rassemblement subit d'images et de sensations. Ce qui était épars devient rassemblé* ». Le dos voûté du père, les silences, la nourriture et les vêtements, les regards des gens : pour Marilène, soudain tout fait sens. Et avec ce sens vient la conscience, non pas d'un destin, mais d'une sorte d'empêchement, pour ne savoir le dire autrement, dont vont s'imprégner la petite fille puis la femme que cette petite fille va devenir : après des études prometteuses mais abandonnées, une émancipation familiale tristounette, des petits boulots ternes puis un mariage sans amour, la voici institutrice sans vocation. On pressent qu'à chacun de ces stades, Marilène a déjà renoncé à réussir, flairant la fausse note, soucieuse malgré elle de ne pas transgresser l'ordre des choses.

Le regard que pose l'auteure sur cette vie d'où est singulièrement absente toute joie est proche de celui de l'encyclopédiste, distant et dénué d'empathie, ayant pour principe de ne pas interférer avec son sujet d'étude. Et pourtant, paradoxe, la réalité décrite est une bombe qui nous explose au visage sans préavis. « *Elle a dit qu'avoir été pauvre lui avait donné envie de se venger. Que la pauvreté avait laissé cette trace en elle. Un désir de vengeance et de méchanceté. Elle a dit aussi qu'avoir été pauvre lui avait enlevé la possibilité de regarder les choses avec candeur. Qu'il n'y avait plus eu de candeur en elle. Que son regard était devenu dur. Et que, même après, elle n'avait pas pu le changer.* »

Le salut arrive enfin lorsque Marilène comprend que ce n'est pas elle qui est pauvre, mais ses parents qui l'ont été. Et que la seule façon de se libérer de cet héritage familial, c'est d'écrire. D'une part, parce que lui devient accessible un territoire dont elle s'était toujours sentie tenue à l'écart, celui de l'expression. Et d'autre part, parce que au contraire de la joie, de l'amour, du confort, l'écriture est la seule chose dont la pauvreté ne puisse pas la priver. « *Elle a découvert qu'il n'était*

pas nécessaire qu'elle se taise. Qu'elle pouvait elle aussi s'exprimer. Que le monde ne s'effondrait pas quand elle s'exprimait. Que le monde se moquait pas mal de savoir si Marie-Hélène Coulanges avait ou non peur de prendre la parole. (...) Que seules les Marie-Hélène Coulanges étaient encore capables de croire qu'il leur fallait une autorisation. Que le monde, lui, se foutait pas mal des autorisations. Qu'avec ou sans, il tournait. Et que si les Marie-Hélène Coulanges continuaient à se taire, c'était leur affaire. » *Le Bruit du monde* est un plaidoyer en faveur de l'émancipation sociale et du courage d'être soi, autant qu'un hommage aux vertus rédemptrices de la littérature – cette dernière nous mettant rarement face à des personnages aussi insupportablement nus.

Article publié sur le site *Encres vagabondes*, mai 2018, Brigitte Aubonnet

Après *L'Homme incertain* qui évoquait la faillite d'un paysan qui n'a pas compris pourquoi il a raté sa vie en perdant sa ferme alors qu'il a toujours fait ce qu'il fallait, Stéphanie Chaillou dans ce nouveau roman donne la parole à Marie-Hélène Coulanges, dite Marilène qui est née le 18 juillet 1964 dans une famille pauvre à la campagne. Le début de sa vie se passera dans la passivité face à tout ce qu'elle subit sans bien comprendre : « *Marie-Hélène Coulanges, dite Marilène, a un avenir aussi ouvert que les champs qui bordent la maison familiale. Même s'ils sont hypothéqués.* »

Au fil des ans, Marilène découvre les problèmes d'argent de ses parents et la faillite de la ferme. Elle va ressentir peu à peu la honte d'elle-même car elle subit la pauvreté de ses parents et ce que cela détruit en eux : « *La mère de Marilène souffre de dépression nerveuse. De fatigue et de dépression. [...] Le manque d'argent attaque le système nerveux de la mère de Marilène.* »

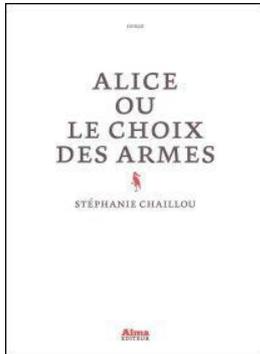
[...] C'est un superbe roman pour dénoncer les dégâts que causent la pauvreté, le manque de considération qui créent l'écrasement des enfants qui deviendront des adultes honteux et meurtris. L'écriture coup de poing, avec des phrases courtes, génère une émotion extrême tout en montrant Marilène qui découvre ses sentiments et ses émotions par hasard sans les vivre vraiment comme pourrait le faire un animal. C'est ce point de vue très original qui rend ce roman magnifiquement humain.

Présentation de *Le Bruit du monde* dans l'émission *Un livre, un jour – France 3*, mai 2018, Olivier Barrot



[Voir la vidéo](#) (durée : 1mn 29).

***Alice ou le choix des armes*, Alma éditeur, 2016**



Dans une prose hypnotique, *Alice ou le choix des armes* inventorie les faits, les motifs et les conséquences de la violence au travail.

Un homme, Samuel Tison, est retrouvé mort sous un pont. Une jeune femme, Alice Delcourt est soupçonnée de l'avoir tué. Mais quelle est la nature du lien entre la jeune femme et son ancien chef de service ? Que s'est-il vraiment passé ?

Au commissariat, chaque jour, l'inspecteur François Kerrelec entend Alice Delcourt, ce qu'elle a à dire, ce dont elle veut témoigner.

Alma éditeur

Extrait de l'ouvrage

« 2 avril 2014

Quand j'interroge à nouveau Alice Delcourt sur Samuel Tison, ses intentions, ses motivations, ce qui l'animait, pourquoi il a voulu la faire partir en 2012, elle me répond, comme le premier jour, qu'elle ne peut pas vraiment dire comment ça a commencé. Par quoi.

S'il y a eu un événement ou pas. Ou si c'est autre chose qui s'est produit. Une conjonction de faits infimes. Des changements, imperceptibles mais réels. Un glissement dans le rapport de force. Une mutation. »

Extraits de presse

Article publié dans la revue 303, novembre 2016, Alain Girard-Daudon

« *Qui sait ce qui nous anime? Qui sait, chacun, de quoi est fait son théâtre?* ». À ces questions tente de répondre le second roman de Stéphanie Chaillou, également poète, née à Nantes en 1969. C'est même ainsi que commence cet étrange récit, qui ressemble beaucoup à un roman policier. Parce qu'il y a un mort, une présumée coupable, un inspecteur tenace, parce que tout le livre est une enquête. Une jeune femme, Alice Delcourt, a été harcelée, comme on peut l'être en entreprise, par son chef de service pendant des mois. Celui-ci retrouvé mort de manière peu naturelle, Alice fait figure de coupable idéale. Pourtant, au fil des jours qui passent, des interrogatoires dans le bureau de l'inspecteur, rien n'est moins sûr. Ce qui intéresse ici l'auteure, ce n'est pas le fait divers mais ce qu'il dit de l'état de nos sociétés, de la violence au travail, des rapports de pouvoir entre salariés, entre hommes et femmes. Et s'il y a enquête, volonté de creuser loin, c'est en nous et pas ailleurs qu'il faut chercher des réponses. Comment peut-on devenir ça ? Comment peut-on supporter ça ? Car nous sommes responsables de ce que nous subissons et souffrons, nous portons en nous nos réussites et nos échecs.

Dans un précédent livre, Stéphanie Chaillou citait Deleuze : « *Il arrive que nous vivions séparés de ce que nous pouvons* ». Pendant trop longtemps, Alice accepte ainsi d'être loin d'elle-même, avant de se libérer un jour et de prendre les armes.

En deux romans et trois recueils de poèmes, Stéphanie Chaillou a su imposer un style. Son écriture

est précise et fouille au plus près de nos errements. En contrepoint du récit comme dans ses textes précédents se déroule un lent poème qui dessine par petites touches le théâtre d'Alice, « *cet espace a l'arrière de notre rétine, de notre souffle / Cet espace lourd, a l'arrière de notre présence, fond inépuisable* ».

Article publié dans *Page des libraires*, août-septembre 2016, Delphine Olivier-Auzie

Alice Delcourt parle, parle sans cesse, elle se raconte, décrit son calvaire et mène une introspection en se posant plus de questions qu'elle ne répond aux interrogations de l'inspecteur. Elle reste impassible, dans sa bulle. On part de rien. Des relations de travail ordinaires, ou qui semblent l'être. Jusqu'à la réflexion de trop, le regard de travers qui fait tout basculer. Alice refuse de croire qu'elle est victime d'un harcèlement, mais elle doit bien se rendre à l'évidence. L'attitude de son supérieur, Samuel Tison, n'est pas normale. Elle s'isole, elle se met en arrêt maladie afin que les choses se tassent. Autour d'elles, ses collègues nient un quelconque malaise. Elle se retrouve seule, en dépression. Alors, est-elle la meurtrière de Samuel Tison ? Ou son décès est-il le fruit d'une autre vengeance ? L'inspecteur réussira-t-il à démêler les nœuds de ce long monologue nourri par la détresse ? Avec une plume efficace, l'auteure nous plonge dans un monde sans pitié où la perversion règne en maître. Les frissons nous parcourent, tant on se met à la place d'Alice qui ne demandait qu'à effectuer son travail. L'empathie est de mise, mais sans pathos. Une intrigue rondement menée.

Article publié sur le site *Encres vagabondes*, septembre 2016, Brigitte Aubonnet

Travailler devrait être une activité naturelle et épanouissante mais ce n'est pas toujours le cas et notamment pour Alice Delcourt, victime de harcèlement moral au travail par un supérieur hiérarchique, Samuel Tison, qui a été retrouvé mort assassiné. (...) Soupçonnée du meurtre, Alice Delcourt est interrogée dans un commissariat dans le cadre de l'enquête et ces entrevues deviennent le lieu où cette femme humiliée va pouvoir parler de ce long cheminement où elle s'est sentie détruite dans sa vie professionnelle et sa vie personnelle.

Le fonctionnement pervers du harcèlement est analysé avec précision par Stéphanie Chaillou qui montre comment peuvent dériver les relations humaines dans le monde du travail avec une terrible loi du silence de la part des dirigeants. (...) C'est la personne harcelée qui devient la source du problème.

Nous retrouvons à la fin de chaque chapitre quelques lignes sur le « théâtre d'Alice » qui crée son univers à elle souvent sous forme d'inventaire. Les rencontres avec l'inspecteur de police qui mène l'enquête lui permettront de comprendre ce qu'a vécu Alice Delcourt pour en parler avec son propre supérieur hiérarchique (...).

L'utilisation de la ponctuation permet de jouer avec la syntaxe pour renforcer le propos. C'est un thème très fort car le monde du travail a beaucoup évolué et des pressions de toutes sortes existent. La fiction permet de nous identifier à Alice et de ressentir ce qu'elle a vécu. Un très bel ouvrage avec l'écriture concise de Stéphanie Chaillou qui ménage le suspense jusqu'au bout et sait allier le rythme et les mots.

***L'Homme incertain*, Alma éditeur, 2015**



L'Homme incertain est un texte écrit à la première personne. Un long monologue, celui d'un homme qui se retourne sur son passé suite aux questions de ses enfants. Tout jeune, il voulait une ferme, l'acheter, l'exploiter. C'est ce qu'il connaissait, ce qu'il souhaitait. À l'époque il pensait que les choses étaient simples, que la vie était simple. Alors il a suivi des études de technicien agricole, il a acheté une ferme, l'a exploité. Il était heureux, sa femme et les enfants aussi. Puis, en 1977, à 30 ans, c'est la faillite. La fin des paysans, la politique agricole commune.

Alma éditeur

Extrait de l'ouvrage

« Je me souviens de l'envie que j'avais, à l'époque, de me supprimer. Même si mes enfants étaient là. Qu'il y avait eux et ma femme. Cette envie que j'avais, alors, de simplement disparaître. De ne plus être là. Avec la ferme qui ne m'appartenait plus. Mes rêves qui ne m'appartenaient plus. Qui étaient bousillés. Totalement anéantis, réduits à rien, crevés. Une envie brute de nier la réalité. Mais elle était là. Alors, c'était à moi de disparaître. Puisque la réalité était là et que je ne pouvais pas y échapper, c'était à moi de disparaître.

Et je ne pouvais en parler à personne. À personne, je ne pouvais dire que j'avais envie de me foutre en l'air. Qui aurait compris ? Qui aurait été à même d'entendre cette envie, de lui opposer des raisons ? »

Extraits de presse

Article publié dans *Le Matricule des Anges*, février 2015, Alain Girard-Daudon

Les banques et le silence de Dieu.

C'est la parole d'un père, qui rêvait d'un destin autre, que fait entendre le beau premier roman de Stéphanie Chaillou. Lorsqu'on apprécie l'œuvre d'un poète, c'est avec circonspection, voire un peu d'inquiétude, qu'on aborde son premier roman. Cette voix singulière que l'on a aimée, lorsque dégagée des contraintes narratives elle pouvait en toute liberté faire entendre son chant unique, comment va-t-elle se comporter prise dans la nécessité du récit ? Nous avons suivis un parcours de poète, vu, entendu sur scène le riche dialogue qu'elle savait instaurer avec des musiciens, goûté au charme étrange de cette poésie litannique.

De tout cela nous souhaitons retrouver quelque chose. *L'Homme incertain* répond à nos attentes. Cet homme incertain, c'est le père, et les histoires de père, bien souvent, sont touchantes. Le récit qu'il nous livre, un monologue, est celui de sa vie. Toute une vie bien ratée, comme eut dit le regretté Autin-Grenier. Il est passé à côté de son destin. Ses ambitions, ses envies étaient pourtant simples. Cultiver la terre, élever des bêtes, faire vivre de ça toute une famille, être heureux. Mais ce n'est pas suffisant de croire à la « *simplicité des choses* ». Aussi simples et purs qu'ils soient, les rêves se fracassent contre le mur du réel. Un réel qui, dans ces années soixante-dix s'appelle PAC, comme politique agricole commune, et signifie la fin d'un vieux monde paysan.

Le père est seul. « *Pas de responsable, dit-il, il n'y avait que moi. Moi, les banques et le silence de Dieu.* » Mais est-ce bien la seule raison de la faillite annoncée ? D'où vient que l'on échoue ? Est-ce qu'on porte en soi les germes de son propre désastre ? « *Il arrive que nous vivions séparés de ce que nous pouvons. C'est même le sort de la plupart des hommes, la plupart du temps* » dit Deleuze, cité ici en exergue. Le mal ne vient-il pas aussi de ce qu'entre soi et le monde, il y ait « *Un léger défaut d'articulation* », pour reprendre le beau titre du précédent recueil de Stéphanie Chaillou.

On sait pour avoir lu ses poèmes que c'est dans cet espace du décalage qu'elle aime à s'aventurer. S'il y a en elle quelque chose de Duras, il y a plus encore, dans cette façon qu'a sa langue de creuser dans la douleur quelque chose de Mauvignier, et ce père trouverait sa place parmi tous les hommes cassés chers à l'auteur d'*Apprendre à finir*. S'il n'en peut plus de vivre et s'il ne sait précisément pas finir, il n'a de cesse de revenir sur les chemins ou il s'est perdu pour trouver des réponses, pour lui peut-être, pour ses enfants surtout. Littéralement, il cherche ses mots, « *des mots corrects qui réussissent à dire les choses* ».

Les enfants, c'est l'autre voix du livre. C'est aussi ce qui en fait la force, l'originale étrangeté. En contrepoint du monologue du père, les enfants, d'une seule voix égrènent, de façon purement objective, des morceaux de souvenirs, des bribes de passé. Ce sont ces instants fugitifs, petits objets, menus plaisirs et autres brimborions qui constituent l'ordinaire et le plaisir des jours. Par exemple « *On avait un père, une mère, des ours en peluche, des petits ruisseaux, on avait des larmes, des prières, la route jusqu'au calvaire, on avait des champs, des bêtes, des matins frais, ça existait* ». Mis bout à bout, cela donne un poème, le poème de vivre, et cela fait bien sûr le lien avec le travail poétique de Stéphanie Chaillou édité chez Isabelle Sauvage. « *Je ne suis pas Édouard Levé* », disait-elle en introduction de son précédent recueil, façon malicieuse de nous dire vers qui regarder pour les influences. De Levé, on n'a pas oublié *Autoportrait*. C'est bien de ça dont il s'agit. Un père empêché, des enfants tournés vers les images du passé, c'est le portrait en creux d'une génération perdue qui est un peu la nôtre.

Article publié dans *Page des libraires*, février 2015, Xavier Cerf

Des souvenirs d'enfance, heureux, simples et insoucians. Une vie d'adulte, de mari et de père criblée d'échecs. Entre les deux, une frontière invisible, intangible, que Stéphanie Chaillou tente pourtant d'imaginer en livrant le monologue d'un homme qui s'interroge sur son passé et revient sur les moments marquants de sa vie. Une vie que le protagoniste pensait simple, organisée comme un long fleuve tranquille, lorsque, jeune adulte, il rachète une ferme avec sa femme et ses enfants. Ce père aimant ne se doutait pas que la faillite se produirait quelques années plus tard, pour ses 30 ans, aux premières heures de la politique agricole commune. La routine s'installe, le regard des autres, les proches, les amis, ne sont plus que mépris. Et les questions demeurent, jour après jour : y a-t-il une explication concrète à cet enchaînement d'échecs ? Comment sauver la face devant ses propres enfants ? Comment sortir d'une telle situation, si tant est qu'il existe une solution ? L'auteure aborde ces thèmes en utilisant une écriture élégante et délicate. Une réussite.

Stéphanie Chaillou et Julien Gosselin lisent des extraits de *L'Homme incertain*, mai 2015, Les mercredis de Montévidéo



[Voir la vidéo](#) (durée : 7 min 05.)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranchecomte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté